

Il faut reconnaître que ceux qui se chargèrent d'organiser la fête en l'honneur du cinquantième anniversaire de la partition de Gounod firent convenablement les choses. Mais nous ne voulons pas, dans cette chronique, nous occuper de la partie officielle présidée par un ministre au cours de laquelle fut inauguré le buste de Gounod, où des discours furent prononcés, cérémonie terminée par un banquet extrêmement cordial, à ce qu'on nous a dit. C'est uniquement de la représentation de *Mireille*, donnée dans le Vallon de Saint-Clerc, que nous voulons nous entretenir, et aussi de l'esprit de cette fête.

Mais d'abord quelques souvenirs, car ce qui s'est passé à Saint-Rémy dimanche nous a rappelé par bien des points un autre cinquantenaire que nous fêtions il y a quelques années en Arles. Il s'agissait alors du cinquantième anniversaire de la vraie *Mireio* que l'on fit coïncider avec l'inauguration de la statue de Mistral. De tous côtés, comme dimanche à Saint-Rémy, des gens étaient venus. Ce fut un engouement extraordinaire pour les choses de Provence que beaucoup parurent découvrir ce jour-là. Des dames de Paris et d'ailleurs, mais certainement pas de chez nous, trouvèrent original et peut-être aussi crurent nous faire honneur, en adoptant le costume des nobles filles d'Arles. A vrai dire, il était curieux de les voir embarrassées, gauches et maladroitement sous ce vêtement qu'elles ne savaient pas porter, minaudant entre elles, restant étrangères malgré toute leur bonne volonté et ne paraissant préoccupées que de se rendre au bal «Mireille», seul endroit où elles purent retrouver quelque aplomb, car il ne s'agissait là que de sauter, de se trémousser et de se montrer légères, toutes choses qui étaient parfaitement dans leur caractère.

Et je me souviens que pour fuir cet envahissement de Mireilles, de pacotilles et de gardians de bazars à treize, nous nous étions réfugiés aux Alyscamps où, du moins, nous espérions trouver la paix. Alors que le mistral, soufflant avec violence sur Arles, couvrait la ville de poussière, arrachait les guirlandes, éteignait les lampions et mettait en pièces les décors que de pauvre Saugey avait dressés dans les Arènes pour la représentation du lendemain, un calme majestueux régnait dans l'allée des tombeaux. Nous n'étions que quelques-uns qui marchions silencieusement entre les hauts peupliers. Le souvenir du spectacle auquel nous avions assisté dans la journée, nous absorbait. Nous avions vu le Maître en face de sa statue, opposer un front serein au feu roulant des discours, supporter sans broncher l'énergique tiédeur de cette éloquence où il était constamment question de son génie, sourire d'un sourire mystérieux à toute cette vaseline officielle que pendant les heures que dura la cérémonie d'inauguration, on lui avait impitoyablement versée sur la tête. Nous nous entretenions de ce calme admirable qui n'avait été troublé qu'au moment où M. Jules Charles-Roux annonça le nouveau grade dans la Légion d'honneur. A ce moment Mistral sentit toute son impassibilité l'abandonner. Comme un enfant qui ne veut pas qu'on le voie pleurer, il cacha sa belle face dans son grand chapeau et tout son corps fut secoué d'un long sanglot. Et à nous qui, profondément émus, le regardions, il nous apparut comme un grand chêne que la tempête ébranle.

Puis, comme il fallait répondre à tous ces discours, le poète s'était levé. Alors une véritable angoisse pesa sur nous. «Que va-t-il dire?» nous demandions-nous. Que peut dire, en effet, un homme le jour de l'inauguration de sa statue? Mais lui le savait. Le poète s'était levé; à grandes enjambées il gagnait la tribune, et quand il fut là haut, dominant toute la foule qui attendait anxieuse, il leva ses deux bras et commença d'une voix forte l'invocation de *Mireio*. Et ce fut à nous de pleurer.

Car une émotion immense venait de nous étreindre à la vue de ce spectacle inattendu. Ces premières strophes de *Mireille* que nous savions par cœur, que nous nous récitons à nous-mêmes, chaque fois que dans la Crau, vers la mer, dans les blés, le silence nous permettait de prononcer les paroles sacrées; ces vers qui avaient fait la joie de notre jeunesse, qui étaient entrés, sitôt qu'elle fut ouverte, dans notre imagination pour l'enchanter, ces vers c'était lui qui les disait aujourd'hui, lui le maître, le patriarche, le seigneur père. Il avait cueilli d'une seule brassée toutes ces fleurs qui nous émerveillent et les avait répandues sur nous.

Nous pensions à cela dans cette allée des Alyscamps où nous étions venus nous réfugier pour fuir les Mireilles parisiennes qui devaient maintenant se trémousser du côté des Lices dans des costumes qu'elles ne savaient pas porter et qui pourtant mettent si aisément en valeur l'incomparable beauté des nobles filles d'Arles.

Et tandis que nous nous remémorions ces choses, nous vîmes venir vers nous trois jeunes hommes. Ils vinrent jusqu'à la grille de la chapelle de Saint Honorat, où nous nous trouvions et, sans se soucier de notre présence, l'un d'eux après avoir monté les trois marches, se tournant vers ses deux compagnons, dit le plus simplement du monde, la poésie de Mistral qui se trouve dans le recueil des *Isclo d'Or*: la Communion des Saints.»

Est-ce le calme de cette nuit solennelle, est-ce l'endroit sacré où nous étions, est-ce la poésie elle-même ou bien encore la voix musicale du récitant qui disait les vers immortels avec une remarquable pureté d'accent, qui nous impressionnaient si vivement? Je ne sais, mais je ne crois pas avoir ressenti de ma vie une émotion plus douce. Quand il eut fini, le jeune homme rejoignit ses amis et tous trois s'éloignèrent à travers les tombeaux que baignait la lumière de la lune. Et moi je bénissais mon pays de Provence qui permettait à ses enfants de lui donner de si simples, de si jolies manifestations d'amour.

A Saint-Rémy, il n'y eut rien de pareil. Au milieu de la cohue énorme qui encombrait la place principale, se voyait, sur un socle de bois peint, le buste de Gounod qu'on venait de dresser là en souvenir du séjour que le musicien fit dans la ville au temps où il composait la musique de *Mireille*. L'œuvre est bien venue, la face est énergique et douce. La tête est un peu penchée de côté et les yeux paraissent perdus dans le monde mystérieux de l'inspiration. Pourtant, quand je vis ce buste pour la première fois il semblait écouter d'une oreille irritée l'ouverture de *Tannhäuser*, que la musique des Equipages de la Flotte jouait derrière lui.

J'aurais voulu dire un mot de la messe de Sainte Cécile, mais il me fut impossible de pénétrer dans l'église tellement l'affluence était grande.

La représentation de *Mireille* donnée en plein air dans le vallon de Saint-Clerc où Gounod aimait, paraît-il, à se promener, fut vraiment belle. Elle constituait l'attrait principal de la journée, et les organisateurs doivent être félicités pour avoir si parfaitement réussi la partie la plus difficile de leur programme. Comme dans presque toutes les représentations de plein air, le spectacle le plus intéressant a été constitué par le cadre et par le public. Ce théâtre dans un vallon, en pleine nature, posé là sans préparation, improvisé peut-on dire, était extrêmement pittoresque. La foule considérable qui l'emplissait, éparpillée partout dans la colline, a paru prendre un très grand plaisir à cette extraordinaire représentation de l'opéra comique de Gounod. Il est vrai que les artistes avaient été excellemment choisis. Mlle Cesbron chantait *Mireille*. On ne pouvait confier à une artiste plus sûre et d'un plus aimable talent ce rôle important. La voix de Mlle Cesbron que nous connaissons bien, a toujours sa belle ampleur et sa solidité, qualités très appréciable pour le plein air, elle s'élève avec cette magnifique sûreté qui exempte l'auditeur de toute crainte, elle est suffisamment légère pour se jouer des quelques difficultés que contient la partition et possède en outre le charme requis pour donner un accent vrai aux passages tendres et doux. Il va sans dire que Mlle Cesbron a eu un très grand succès.

Le rôle de Vincent était tenu par M. Trantoul. Belle voix également, encore qu'un peu forcée en maints passages. Son personnage était très animé, beaucoup de chaleur, de mouvements et une ardeur qui allait parfois jusqu'à l'exubérance, mais cela ne gâtait rien.

Je crois inutile de détailler les mérites des autres artistes. Ils furent tous très bien et je le répète, cette distribution était des plus heureuses. Les chœurs parurent solides; l'orchestre bien conduit se conduisit bien. Au premier entr'acte, M. Jean de Servières vint dire une poésie en l'honneur de *Mireille*, qui fut très applaudie et au deuxième acte, la farandole fut dansée par un groupe de farandoleurs provençaux. En ce temps de *Cakewalk* et de *Tango*, cette danse grave et noble nous fit apprécier davantage le bon goût de nos ancêtres et l'excellente besogne que font ceux qui s'emploient à maintenir et à sauver de la déroute générale d'aussi jolies traditions.

Il y aurait maintenant à tirer la moralité de ces fêtes. Je crains bien, si je le faisais selon mon cœur, d'aller du côté où personne ne se trouverait. Cependant ce n'est pas cette crainte de me trouver tout seul de mon avis qui me fait hésiter aujourd'hui, je suis assez habitué à ne pas partager l'opinion générale pour m'effrayer de cette solitude, mais je me suis engagé à être sage. M. Jean Barlatier s'étant réservé d'examiner prochainement pour les lecteurs du *Sémaphore*, la partition de *Mireille*, et de chercher ce que la musique de Gounod a ajouté au poème de Mistral, je me garderai bien de toucher aujourd'hui à ce sujet. Il le fera d'ailleurs avec sa sagacité et sa modération habituelles et le lecteur aura tout à y gagner.

Cependant, je puis bien ajouter ceci: au cours de cette représentation j'ai souvent regardé Mistral assis à côté de Mlle Priolo, charmante sous ses voiles blancs. La Reine du Félibrige et le cher et grand poète applaudirent à diverses reprises, cette Mireille et ce Vincent qui chantaient et qui parlaient si bien. Et pendant que sur la scène Mireille se lançait à gosier perdu dans la valse, on minaudait:

Oh! c'Vincent, oh! c'Vincent, je me souvenais d'une petite histoire que Mistral nous raconte dans ses mémoires.

Il nous parle d'un enfant qui fut élevé dans un mas en compagnie des bouviers, des faucheurs et des pâtres. Quand dans ce mas parfois passait un bourgeois, de ceux qui affectent de ne parler que «le français», l'enfant était tout étonné et même humilié de voir que ses parents devenaient tout à coup respectueux pour ce bourgeois comme s'il leur était supérieur.

— Pourquoi demandait-il, cet homme-là ne parle pas comme nous?

— Parce que c'est un monsieur, lui répondait-on.

— Eh bien alors, faisait-il, d'un petit air sauvage, moi je ne veux pas être un *monsieur*.

Et chaque fois qu'une pareille visite se produisait, l'enfant allait se cacher dans le pailler d'où il ne sortait que quand le visiteur était parti.

J'avoue que je suis comme cet enfant dont parle Mistral. Chaque fois que Mireille doit chanter et parler en français, j'ai envie d'aller me cacher. Mais le métier a ses exigences. J'assiste donc à ses représentations. Seulement, j'éprouve après, le besoin de me purifier et je me réfugie dans le deuxième chant de *Mireio* d'où je sors ébloui, car rien, aucune musique, fut-elle de Gounod, ne saurait accroître la splendeur. Et alors j'ai moins d'amertume contre ceux qui de la «chato de Provenço» firent une «demoiselle» qui ne parle plus comme nous.

SÉMAPHORE DE MARSEILLE, 10 septembre 1913, p. 1.

Journal Title: SÉMAPHORE DE MARSEILLE
Journal Subtitle:
Journal Provenance: Marseille
Day of Week: mercredi
Calendar Date: 10 SEPTEMBRE 1913
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 26,261
Year: 86^e ANNÉE
Pagination: 1
Title of Article: Les Fêtes de Saint-Rémy [Feuilleton du Sémaphore]
Subtitle of Article:
Signature: Sauveur SELON.
Pseudonym:
Author: Sauveur Selon
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: